

Petr Král
Cahiers de Paris

Journal

Cahiers de Paris

Petr Král



Petr Král est un poète-piéton. Il marche et repère ce que, dans la bousculade moderne, on n'aperçoit pas, une bouche de femme qui avive la marge de la ville, la feuille morte qui aiguillonne une voiture en glissant sur son toit, la mystérieuse zone du plafond qu'on désigne quand on enfle son manteau; il voit la viande qui tourne sur une broche « au milieu du cosmos ».

Ces carnets qui parcourent quarante ans, de 1968 à 2006, rendent nostalgique d'un Paris qui disparaît progressivement comme la neige qui fond au soleil. Mais ils sont écrits avec un ton réjouissant et irrévérencieux où l'humour le dispute à la poésie. Un livre rare.

Petr Král a publié de nombreux recueils et essais, dont Notions de base (2005) préfacé par Milan Kundera et Enquête sur des lieux (2007) chez Flammarion.

Cahiers de Paris
Journal 1968-2006

DU MÊME AUTEUR

- Routes du paradis*, poèmes, Pierre Bordas et fils, 1981
Pour une Europe bleue, poèmes, Arcane 17, 1985
Prague, prose, Champ Vallon, 1987
Témoign des crépuscules, poèmes et proses, Champ Vallon,
1989
Sentiment d'antichambre dans un café d'Aix, poèmes,
POL, 1991
Le Droit au gris, poèmes, In'hui-Le Cri, 1994
Arsenal, proses, Arcane 17-MEET, 1994
Quoi ? Quelque chose, poèmes, Obsidiane, 1995
Le Dixième, prose, Éditions du Mécène, 1995
La Vie privée, poèmes, Belin, 1997
Le Poids et le Frisson, poèmes, Obsidiane, 1999
Aimer Venise, prose, Obsidiane, 1999
Notions de base, Flammarion, 2005
Enquête sur des lieux, Flammarion, 2007
Hum, poèmes, Ragage, 2007
Pour l'ange, poèmes, Obsidiane, 2007
Vocabulaire, Flammarion, 2008

Petr Král

Cahiers de Paris
Journal 1968-2006

Flammarion

© Flammarion, 2012
ISBN : 978-2-0812-8331-2

Quand j'avais jadis quitté Prague pour Paris – et pour de longues années – on était en 1968, Prague venait d'être occupée par une armée étrangère et je me sentais comme quelqu'un derrière qui le monde – et tout ce qui, en celui-ci, lui avait tant bien que mal servi d'appui – venait de s'écrouler. Même si j'avais gardé le besoin d'écrire, les notes où je lui donnais libre cours ne pouvaient plus ressembler au journal que j'avais tenu avant le désastre. Une conscience aiguisée de la vanité (ou du moins la relativité) des choses que ce désastre m'avait donnée mettait en doute toute idée de conservation ; il ne me restait que l'écriture en tant qu'acte de présence et preuve – pareillement renouvelée – de mon existence, pratiquée par besoin élémentaire de respirer. En sorte qu'il faut comprendre mes notes comme de simples traces laissées par celui qui cherchait à avancer, sans autre espoir que l'avancée elle-même.

P. K.

1968

Inscription sur les corbeilles dans le métro : *Jetez ici des vieillards et des papillons usés*. Je ferai de mon mieux.

o

Montmartre, place du Tertre. Il semble que la chose, l'autre soir, se soit vraiment produite : que le peintre qui se hâtait pour finir le tableau d'un vieux marin, profitant de la pénombre, ait pris pour modèle de l'indispensable barbe la chevelure d'une badaude tsigane.

o

Le secret du plaisir procuré par les huîtres – de même que celui des poèmes de Malcolm de Chazal ou de Magloire Saint-Aude – réside dans le fait qu'elles ont peu de goût, que celui-ci n'est presque rien. *Tout*, bien sûr, est dans ce presque...

o

« Le vide
N'aura

Jamais
Fini
De tomber »

(Malcolm de Chazal)

o

Double négation, où pourtant rien ne s'annule : quand celui qui écrase ton pied, dans un métro bondé, est de plus un infirme, et l'instrument de son agression, *bien entendu*, est précisément la patte courte sur laquelle il retombe à chaque pas. Horrible fer à repasser d'une chaussure orthopédique, il n'est même pas nécessaire de t'agrandir pour que tu fasses la plus grondante des dalles funéraires !

o

Au-dessus de la place nocturne, rien que ces deux hommes au balcon du Comité central.

o

Un gros sac à fourrage accroché sur la façade d'une autre bâtisse hautaine (c'est encore la nuit) ; il ne reste qu'à suspendre au-dessus une enseigne avec le mot FAÇADE. Fantômas, bien sûr, n'est pas mort pour la seule raison que son ombre fictive sur la bâtisse a fait place à celle d'une vache géante.

o

L'odeur à la fois fascinante et nauséabonde des déchets dans les Halles. Encore la foisonnante richesse d'un festin et, déjà, le désert d'un charnier ;

la plénitude tout en bruissements et clapotis de l'existence charnelle absorbée par sa misère aphone.

o

Au bord de l'arène nocturne, près de Pigalle, luit sur une boîte d'allumettes un duo de gros bras entrelacés, à l'image du combat infini entre les deux monstres de grandes puissances – l'Amérique contre la Russie – dont le score s'affiche (presque) sur toute l'étendue du ciel étoilé.

o

Pierre, alias pierre.

L'anonymat des patronymes sur les pierres tombales, l'intrigante béance des noms et des sigles gravés en lettres d'or à l'entrée des maisons distinguées, sur les plaques de marbre noir. Qu'ils désignent un couturier renommé ou seulement un général à la retraite, tombé dans l'oubli depuis longtemps, que les plaques appartiennent à une grande société d'assurance ou à une agence de chanteurs d'opéra, il en émane le même silence de planètes distantes.

Et devant le Mur des communards, malgré tout, ta peau se hérissé en chair de poule, ne fût-ce que pour imiter sa surface rugueuse.

Ville, autrement dit ville.

o

Dans un pays rassasié, un tas d'ordures lui-même fait partie de l'ordre établi – au point que cela enlève la crasse à la pire saleté. D'où l'impression d'artifice et de vide, c'est-à-dire le contraire de toute satiété.

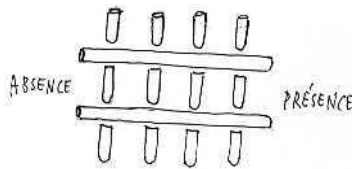
o

Plaisir 0,3 km.

o

La nuit. Une chose quelconque laissée là par on ne sait qui piaille brièvement. La nuit.

o



o

- a) Une jupe monte au sommet de son mât.
- b) Dépuceler un cadeau.
- c) Le livre que je suis en train de lire, j'ai dû l'inventer de toutes pièces.

o

Au cinéma, *Guns in the Afternoon* : de blancs zig-zags d'une végétation desséchée conduisent le regard sans pitié *hors cadre*.

o

Le cul de la bouteille ayant tracé sur la nappe, au lieu du cercle, le signe d'un cœur rouge, il ne me reste plus, dans le demi-sommeil matinal, qu'à disposer au lit mes tranches de chair pour ton couvert de dame.

o

Celui qui lève une aubergine vers le ciel nocturne connaît à peine les détours suivis par l'autre, celui qui derrière son zinc – déjà de jour – se rase le cou avec la flamme d'une allumette.

o

Sur les tapis roulants des métropoles, le soir, au long des enseignes au néon et des mots qui s'y allument et s'éteignent, nés de la transcription erronée de mots tout différents...

o

Il y a une table et, dessus, une nature morte aux outils et accessoires de couture. Y compris une bobine de cheveux noirs.

o

Après de longues minutes d'attente, l'ascenseur massif nous élève d'un coup des souterrains vers l'air libre, s'arrêtant brutalement aussitôt qu'il s'est mis en marche ; notre respiration seule continue quelques instants à monter, à poursuivre le dessin d'une courbe de vertige et de souhaits. *Et c'est tout*, celui qui pose cette question y répond autant lui-même.

o

Chiens.

o

À quelques pas de la *Promenade de Vénus*, un Matta redevenu simple silhouette sans nom longe

sans hâte dans le crépuscule des stands de légumes et de fruits de mer.

o

Un lien secret entre l'arme personnelle du serveur derrière le bar – un crayon à peine plus grand dans la gerbe de ceux qui remplissent le verre derrière l'homme, sur une étagère – et entre les perfides serpents des poignées métalliques fixées sur la porte vitrée du local.

Se glisser au-dehors à travers celle-ci, ou simplement la franchir ?

o

Pétition : jusqu'à nouvel ordre, les images (tableaux, aquarelles, photos...) fondées sur le principe d'une constellation *optimale* de formes sont déclarées indésirables, tout exige de les voir remplacer par des assemblages de formes encore ou déjà peu satisfaisants, inachevés et évanouis. Ceci même là où l'optimum – la plénitude – égalerait une constellation de crise, surprise au moment d'une transmutation fatale : même celle-ci, il faut savoir la manquer.

o

Un instant avant le baiser, la femme qui l'attend au bord du trottoir est déjà inondée par la clarté d'une nudité intérieure. Près de là, dans un bistro qui ferme, une dernière serviette survole au même instant le comptoir comme l'ultime pièce de linge rejetée par une strip-teaseuse : à son tour, le marbre des tables du café se livre à la nuit tout nu.

o

Le blanc, aube des choses.

o

« Il n'y a rien, ou tout est vu comme on voit clair. » (Xavier Forneret)

o

Assemblée de curieux autour d'un puits.

o

Par une journée inespérément douce du début de septembre.

o

Les souterrains du métro, un JE tout rouillé se couvre peu à peu de poussière. D'une importance non négligeable est toutefois aussi la caisse cadenasée portant l'inscription EN SERVICE.

o

Noir et Blanc : « Oui, les fantômes existent. »

Illustration : éphémère carrefour nocturne né d'une soudaine rencontre entre voleurs de plaques de rue, chacun portant sous le bras une plaque au nom différent.

o

L'injustifiable foncier du Moi, luxe fatal.

o

Dans la nuit, un blanc panneau à l'indifférente divinité du nom THINNET, de 50 mètres plus élevé au-dessus de la mer.

o

Tous les couloirs pleinement éclairés – et on ne perd *quand même* pas la route.

o

Dernières nouvelles : une voiture peut être tout en chair, même en chair toute blanche. Couverte d'élytres d'automne.

Comment faire, dans le vent qui souffle, pour ne pas penser aux longs manteaux des exhibitionnistes, ces corbeaux des grands boulevards ?

o

Jeudi, jour de silence.

o

L'heure de fermeture, les musées dégorge leurs gardiens.

o

Musique : la neige humide de la nervosité métropolitaine boit le chagrin sous-développé de la Sibérie.

Et l'or aigri des soli orfévres de Bix, ventouse avide de papillotes et de la claire poussière des empires.

o

Le chien qui s'écarte à tout instant du chemin s'enfuit dans la brume vers quelque horizon puis de nouveau, comme si de rien n'était, relie sa course à notre marche. Tout comme le temps, du moins dans ces heures précieuses entre deux millésimes, se répand sur l'étendue des champs environnants, avant de revenir nous étreindre avec une force accrue.

o

Signaux : dents colorées du vent sur un toit, ondée de bulles diaprées, à midi ; l'incandescent signe sexuel sur le bistro-tabac au seuil d'une sombre ruelle, un îlot de sang qui coagule à l'orée de la nuit. Pâle indice de l'aube à venir.

1969

La toute jeune cycliste sur une toile d'époque, exposée dans une vitrine de cette rue Bonaparte venteuse où je la contemple pendant tout un instant savoureusement prolongé, me transforme pour sa durée en lieu d'une rare rencontre du pensé et du senti, du fuyant (enfui) et du constamment présent. Le lampion allumé avec quoi elle surgit en face dans un crépuscule d'été et de fin de siècle, à jamais évanoui, injecte dans ma conscience et dans ma chair la clarté d'une image lointaine et la fraîcheur d'une sensation immédiate, l'innocence des ombres logées dans la blouse neigeuse de la cycliste absorbe l'abstraction des coordonnées historiques et culturelles du tableau, les recouvrant par une vague bruissante de ce qui est toujours là : la respiration de la vie. La cycliste quitte le cadre, une soirée de juin du temps de l'art nouveau se déverse sans rupture dans l'après-midi glacial de février 69.

o

Aujourd'hui encore, il arrive que l'agrafe d'un pont qui relie la rive gauche à la droite saute d'un

coup, ou qu'une voiture émerge du trafic, pour qu'elles s'envolent au-dessus du grouillement de la ville et se fondent dans la masse immobile de la nuit.

o

Une brusque irruption de l'infini entre le verre et son fond, soudain fatalement *éloigné*.

o

De temps en temps, les observateurs s'observent mutuellement.

o

Tout un buisson de ciseaux pousse, menaçant, dans la porte entrebâillée.

o

Risible comme la pruderie des dictionnaires.

o

La dernière des visions mortellement blanches, un loufiat qui agite sa serviette pour stopper les voitures fugaces, n'est plus qu'un pâle écho.

o

Une brève hésitation, avant que le joli bras n'émerge du sac à main avec sa prise. Et tiens, au lieu du vague frisson d'un mouchoir, c'est tout de suite une solide paire de lunettes que la tendre créature tire au jour, pour l'exhiber devant moi sur le seuil du magasin. Les fées et leurs astuces demeurent insondables.

N° d'édition : L.01ELJN000347.N001
Dépôt légal : avril 2012